



## ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 10/12/2003  
Conférence n°3846

### ELOGE DE JOSEPH DE PESQUIDOUX

*Par Gérard Calvet*

*Mesdames, Messieurs, chers confrères, je salue tout d'abord M. le secrétaire perpétuel, M. le Président Régis Pouget, les membres du bureau et tous les membres de l'Académie qui me font l'honneur d'assister à ma réception ce soir.*

*Je salue mes parents et mes amis qui ont souhaité assister à cette cérémonie.*

*Mais je remercie de tout cœur M. Malassis, fondateur de ce musée et qui nous reçoit ce soir dans ce lieu qui lui est particulièrement cher.*

*Je remercie M. Roger Bécriaux, mon parrain, ancien Président de cette illustre compagnie, qui a été l'instigateur de mon élection. Il m'a éclairé sur l'assemblée que j'allais découvrir et m'a, avec une grande sollicitude dirigé dans mes recherches. Il m'a fourni, très aimablement, une grande part des éléments nécessaires à la rédaction de cet éloge. Mais je vous remercie tous également, membres de l'Académie car c'est vous qui m'avez élu et qui, au fil des différentes communications auxquelles j'ai pu assister, m'avez donné l'image d'une assemblée infiniment variée dans l'expression de ses connaissances et surtout dans un climat de grande amabilité de lisibilité évidente et d'humour toujours sous-jacent.*

*Le peintre que je suis, d'abord fort intimidé car assez éloigné des préoccupations scientifiques, médicales et philosophiques de l'Académie, s'est, je dois le confesser, senti très honoré d'être choisi par des personnalités aussi éminentes. D'autant que l'Académie de Montpellier ne comptant pas de section des beaux-arts, je suis devenu le premier*

*peintre à l'intégrer après 300 ans d'existence, dans la section des Lettres bien sûr. Son indulgence sera de mise car l'aisance du peintre, si aisance il y a, réside plus dans l'harmonie des couleurs que dans celle des mots.*

*Un jour comme celui-ci je ne saurai, dans mes remerciements, passer sous silence l'aide de mes parents disparus. Quoique inquiets et réticents, ils m'ont permis d'accéder au sacro-saint domaine de la peinture. Mes pensées vont également à Jules Vaché, mon beau-père, disparu aussi, grand amateur de peinture et fervent supporter. Merci à Montpellier dans son entité et à son milieu artistique, qui, dès mes premiers pas dans cette ville, a réservé au tout jeune artiste que j'étais, encore revêtu de l'uniforme militaire, un accueil des plus encourageants et des plus généreux, lors d'une exposition hâtivement improvisée. Montpellier qui m'a permis de rencontrer ma femme. Celle grâce à laquelle tout a été possible ; Grâce à son ouverture d'esprit et à son constant dynamisme, elle a su gommer bien des obstacles qui auraient pu altérer le cours et la sérénité de notre vie.*

*Merci à mes cinq enfants, leur affection nous a épargné la plupart des affres encourues par certains parents.*

*Je regrette de ne pas avoir approché l'écrivain et le peintre de la nature auquel j'ai l'honneur de succéder.*

*La longue et noble lignée dont il porte l'image, ne peut qu'intimider le paysan de l'Aude que je suis toujours resté.*

*Mais, finalement, tout ceci ne ressort pas d'un changement de cap des destins ou du heurt de deux natures, mais sans doute d'un détour, comme, lors d'une promenade campagnarde, le sort peut nous en réserver. La passion de la nature du comte Arnaud de Pesquidoux devait sans doute croiser le caractère foncièrement rural qui est le mien et, où donc, sinon au musée Agropolis.*

Joseph de Pesquidoux, écrivain, le père de mon prédécesseur était membre de l'Académie française ; décédé en 1940, Maurice Genevoix a été élu à son siège. Joseph de Pesquidoux a écrit de nombreux ouvrages dont « *Sol de France* », « *Chez nous* », « *Sur la Glèbe* », « *Le livre de raison* », « *La harde* », « *Un petit univers* ».

Le seul énoncé de ses titres vous dit assez, l'amour de leur auteur pour notre pays.

Son fils le comte Marie Arnaud Dubosc de Pesquidoux, homme de Lettre, agriculteur né le 25 août 1907 au Houga dans le Gers, s'est marié en 1933 à mademoiselle Marie-Élisabeth de Crémiers dont il a eu quatre enfants.

Trois garçons, et une fille, aujourd'hui décédée. Ses fils, Bertrand et Xavier résident à Paris, mais Raymond, l'aîné, est tout proche de nous dans sa demeure du « Moulinas » à Castries. Ses enfants lui donnèrent treize petits-enfants, (cinq filles et huit garçons), dont un, Max Begouen, (fils de sa fille), habite à Montpellier. Je suis touché et honoré de leur présence.

Le comte Arnaud de Pesquidoux avait fait ses études au collège Saint-Elme à Arcachon.

Il fut reçu à l'Académie des sciences et Lettres de Montpellier le 8 décembre 1962 au siège 21. Il prononça l'éloge de Jean Morini Comby, professeur à la faculté de Droit. La réponse lui fut donné par Pierre Sabathier d'Espeyran.

Nous ne pouvons citer de manière exhaustive tous les apports du Comte Arnaud de Pesquidoux, alias Jean Taillemagre, à la presse comme à l'édition.

Sans doute la presse l'attira singulièrement comme l'attestent ses débuts à « l'Express », quotidien Toulousain, aujourd'hui disparu ou sa collaboration à l'hebdomadaire « Réforme », au cours des années 60, mais encore à des numéros spéciaux de « Télé 7 jours ».

Il a été collaborateur à radio Montpellier de 1963 à 1968, où il côtoya Frédéric Jacques Temple et Madeleine Attal qui l'a souvent présenté lorsqu'il venait donner ses chroniques. Il était, dit-elle, d'une très grande courtoisie et si son propos était emprunt d'une certaine nostalgie, c'était sans tristesse aucune, lors de ses émissions quotidiennes sur la vie à la campagne.

Auteur de quatre pièces pour la radio, de 2 films pour FR3, il collabora sous son pseudonyme de Jean Taillemagre au journal Le Monde de 47 à 83. Il était domicilié au 20 de la rue Jaques Cœur à Montpellier et au château de Pesquidoux à Perchède-le-Houga...

De nombreux prix ont couronné son œuvre « *La vie au champs* » en 71, reconnu par le prix Sully-Olivier de Serres, le prix Louvet de l'Académie française et le prix Victor Capus des jeux floraux. Ces «  *récits rustiques*  » lui ont valu le prix de la Paulée de Meursault en 1954. Il a obtenu avec «  *Le livre de la terre*  », le prix régionaliste de la société des gens de Lettres en 1958. Enfin le «  *Bestiaire de la terre du ciel et des eaux*  » a été couronné par le prix Jouvenel de l'Académie française, le prix Sommer et le prix régionaliste des 3 couronnes de Pau. Ses autres œuvres sont «  *Pleine terre*  » qui a reçu le grand prix Sévigné, le prix Terroir de l'Académie française et le prix de la Fondation Lange.

Ancien conférencier, membre du conseil d'administration de l'Alliance Française, de la société d'agriculture de l'Hérault, de la société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers.

Il fut également membre de la société académique des Hautes Pyrénées et de l'Académie des Lettres pyrénéenne, il fut également sociétaire des gens de Lettres.

Son héritage littéraire prend d'ailleurs, même, un caractère familial. Le peintre modeste que je suis a pris grand intérêt à suivre le voyage artistique en France de Léonce de Pesquidoux, critique d'art au style délié. Les « Etudes sur les Musées », publiées en 1857 chez Michel Lévy Frères à Paris, éclairent brillamment, la France artistique. Il visita tous les Musées de l'Héxagone, logeant à Avignon, dans la chambre de l'Hôtel du Palais Royal où fut assassiné le Maréchal Brune et s'arrêtant, longuement, à Montpellier. Il comblait, ainsi, une regrettable lacune de l'époque.

Arnaud de Pesquidoux (Taillemagre) est décédé le 20 septembre 1997. La cérémonie religieuse a été célébrée le mardi 23 septembre en l'église Saint-Pierre du Houga. Le chroniqueur Pierre Georges a écrit, dans *Le Monde* : « Jean Taillemagre, nom de plume », a tenu chronique dans ce journal, pendant près de 30 ans. Cela s'appelait : « *La vie aux champs* » et parlait merveilleusement, au rythme des saisons, des choses de la nature. Jean Taillemagre de son véritable nom : le comte Arnaud de Pesquidoux était un gentilhomme fermier du Gers qui simplement, écrivait ce qu'il vivait, voyait et sentait. Et, bien avant la lettre, il avait fait partager à beaucoup, l'idée que « *le bonheur est dans le pré* ».

Né au cœur de la Gascogne, dans un village d'Armagnac, le comte Arnaud de Pesquidoux devint après la guerre, exploitant agricole d'une propriété familiale. La vie à la campagne et la rencontre avec les paysans représente la source de la plupart de ses écrits et articles.

Très sollicité puisqu'il a participé à des parutions telles que : « *La vie des bêtes* »...comblé d'honneur puisqu'il a été chevalier de la légion d'honneur, de l'Ordre National du Mérite, officier des Arts et Lettres, c'est certainement par humilité, eu égard à la célébrité de son père, membre de l'Institut, qu'il a choisi son nom de plume, mais, c'est certainement leur passion commune de la vie en pleine nature qui les unissait.

La prose de Jean Taillemagre distille une subtile poésie mais ce qui nous la fait apprécier aujourd'hui c'est la rareté et le précis de son observation. Au fil des saisons, il a réuni sur le monde rural en général et sur le monde animal une sorte de documentation précieuse que seul le goût de la nature, la générosité du temps consacré à chaque étude peut générer. Il s'agit bien pour les contemporains que nous sommes d'un dépaysement du fait que nous n'avons plus l'opportunité de voir, mais aussi que nous ne savons plus regarder ou « *visionner* », comme diraient les cinéastes. Voici, brièvement évoqués chronologiquement, les thèmes abordés par l'auteur dans ses différents

ouvrages, ils jalonnent l'évolution de notre société, depuis un demi-siècle : en 1954, aux éditions Flammarion, ses « *Récits rustiques* » publiés sous le nom d'Arnaud de Pesquidoux et dédiés à sa femme, relatent des portraits pertinents et chaleureux d'hommes du monde rural : le médecin de campagne, l'assistante sociale rurale, les débuts « *des conseillers agricoles* ».

C'est à cette époque, un peu le monde décrit par Rouquette dans ses films : « *Farrebique* » puis « *Biquefarre* ». Il nous révèle sa vie au domaine, car sa formation d'ingénieur agricole lui donne toute compétence pour gérer l'importante exploitation qui compte : maître, valets, tacherons, ouvriers saisonniers, cuisinières et personnel domestique : c'est encore la vie d'un hobereau.

En 1958, toujours aux éditions Flammarion sous la plume de Jean Taillemagne, cette fois, « *Le livre de la terre* », dans le chapitre : « *Gens et coutumes* », raconte des enfances paysannes telles celles de Josette et Marc.

Marc accompagne, chaque matin Josette pour aller à l'école. Il attendait, dans la cuisine, que l'on remplisse le petit sac de l'enfant... La gourde de vin étendu d'eau, l'œuf frit et froid, un morceau de cuisse d'oie et l'habituel quignon de pain, l'école se chargeant de fournir la soupe chaude...

On est loin du ramassage scolaire et de la cantine ! Il nous fait part des événements agricoles : la création d'un puits à son initiative, le sourcier et son rameau de coudrier, et les bienfaits de l'eau : l'abreuvoir pour le bétail, les femmes qui lavent le linge, les amoureux qui se retrouvent le soir à la margelle. Puis des portraits savoureux d'un cantonnier qui fait la conversation avec le paysan, quand celui-ci, au bout du sillon, s'octroie une courte halte ; du garde champêtre Fagard qui traque les maraudeurs, d'un vétérinaire exemplaire, car le paysan aime et soigne son bétail, autant pour le capital qu'il représente que par amitié. Puis des récits sur les bêtes à l'instar de Maurice Genevoix. Ainsi le sanglier et le lieutenant de louveterie, le putois, la chatte sauvage, les frelons, Clairon, le célèbre taureau de Camargue, la manade à Fontmagne, les courses à la cocarde. De longues lignes sur le thème « *Au tournant des saisons* », tous les travaux à faire durant les jours de pluie où il est impossible de travailler les champs et les vignes. Il s'agit d'occuper le personnel à des travaux d'entretien et de bricolage. Dans « *la vie aux champs* », édité en 1973 chez Stock, puis une deuxième fois en 1974, illustré d'aquarelles de Jean Genot, des récits de Jean Taillemagne émerge l'évolution technique des travaux agricoles et surtout le changement de mentalité du monde rural : dans « *Hommes du sol, les paysans ces inconnus* », Taillemagne fait une analyse pénétrante. Le cœur du paysan se ferme à l'amour de la terre, il n'a pas la certitude que son travail équivaut, en dignité, à celui de l'Industrie. Ses travaux à la ferme sont quotidiens et souvent harassants, champs, vignes, étables, porcheries, basse-cour... De plus, l'éloignement des propriétés entre elles, restreint les relations sociales. Le spectacle de la rue que l'on peut apercevoir même d'une fenêtre, n'existe pas à

la campagne. La machine a presque supprimé l'aide des compagnons pour semer et récolter. Si l'habitat rural s'améliore, si la technique allège les travaux, les paysans ressentent, plus profondément qu'autrefois, d'être en quelque sorte coupés des autres sociétés. Le soir venu, les veillées sont languissantes, un problème est à résoudre et l'ORTF a de grandes obligations à cet égard, déclare Taillemagre ; C'est alors qu'il se lance dans des chroniques à la radio à Montpellier, Madeleine Attal a le souvenir d'un homme passionné par la ruralité au sens large. La télévision le charme et il avoue : « *quand je vois une antenne nouvellement dressée au-dessus d'un toit, je la regarde avec amitié, et si j'entends, par une fenêtre ouverte, les accents d'un orchestre, je les écoute avec plaisir* ».

Un lien est tissé entre la ville et la campagne ! Suivent de nombreux portraits dont celui de Valérie : « *La terrienne de la nouvelle génération* » qui travaille aux champs, comme un homme, juché sur un tracteur. En 1978, « *Pleine terre* » aux éditions Stock encore, est, en fait, le recueil de chroniques parues dans Le Monde, et « *La vie des bêtes* ». Elles s'éclairent de portraits de femmes, vivants et touchants. Annie et ses chèvres ou « *Le retour à la terre* », très en vogue dans les années 1970. Les premiers temps, les gens du village et les proches voisins voyant passer Annie Leclerc et ses chèvres disaient avec un brin de malice : « *pour une vaillante, c'est une vaillante, mais un jour elle en aura assez de ses biques* ».

Plusieurs années ont passé et la jeune femme mène toujours aux pâturages un troupeau accru chaque printemps. Elle et son mari, ingénieur des travaux publics et leurs enfants se sont enracinés dans ce coin de terre où ils ont fait souche. Pourtant, la vie est dure, sachant que l'appétit d'une chèvre est fantastique : 2kgrs de nourriture par heure, presque tous les végétaux lui conviennent, la traite, la fabrication des fromages, la naissance des chevreaux, (la chèvre porte 5 mois), absorbe temps et énergie.

Le portrait de la jeune conseillère agricole qui a la charge d'implanter les élevages de canards. L'assistante sociale rurale qui après de longs mois passés à se faire connaître, gagne la confiance des populations, après une victoire sur l'administration, en obtenant une pension pour un cas difficile ; elle circule à moto dans son canton et fonde un groupe folklorique qui consacre la période hivernale à ses répétitions et, le printemps venu, va de hameaux en hameaux présenter des pièces simples, danser de vieilles danses, chanter des cœurs puisés dans le fond ancien des âges. Pour vaincre la solitude des personnes âgées elle organise des réunions hebdomadaires au cours de l'après-midi et des excursions.

Ces activités nous sont devenues naturelles, mais, en 78, c'était tout nouveau... Taillemagre s'imprègne, en véritable coloriste, de l'atmosphère particulière du village : la rue bruisse de menus incidents, des brindilles de l'existence du voisin que chacun recueille au cours de la journée pour les joindre ou les démêler : Vérité et affabulation, petites médisances, jalousies et

vantardises, conjectures s'entrecroisent sur le pas de la porte, dans le salon de coiffure, au bureau de tabac, autour d'une table de ferme durant un repas de moisson. L'arrivée des « *étrangers* » agrmente la tessiture des semaines monotones. Taillemagre, fidèle à ses origines, parle de la confection de l'eau de vie d'Armagnac, de son vieillissement dans les fûts de chêne où elle prend sa belle couleur ambrée et ce bouquet inimitable. La vie animale des bêtes sauvages et familières palpite : le renard et son piège, la nuit du lièvre. Le lièvre et l'écureuil, les chenilles et les papillons, mais aussi du peuple des eaux : le ruisseau, le bassin, une pêche au barbeau, l'épinoche.

En 1980, aux éditions Mazarine, le Bestiaire de la terre du ciel et des eaux, avec 36 reproductions fournies par la bibliothèque du Muséum National évoque la randonnée des grenouilles sous la coulée d'argent de la lune, la chasse d'une genette, le maraudage d'un mulot, les noces mortelles des lamproies, la parade d'amour d'un faisan...

Chroniques savoureuses qui volent, courent, nagent ou rampent au tournant des saisons. Vie aussi des bêtes domestiques élevées à des fins utilitaires, mais leur familiarité souvent nous émeut.

C'est de son dernier ouvrage et en hommage à ce chantre de la nature que Madame Béatrice Dufresne-Malige, avec la belle voix qu'on lui connaît, va lire quelques extraits.

#### **Lecture par Madame Béatrice Dufresne-Malige**

#### **CLAIRON, TAUREAU CAMARGUAIS**

*Encore un peu étourdi d'être né, il allongea doucement ses pattes sur les touffes d'herbe, les "engages", qui l'avaient reçu à la vie. La vache le regardait avec tendresse. Parfois, elle léchait le taurillon d'un large coupe de langue, pour le débarbouiller. L'ombre maigre d'un tamaris protégeait le petit animal du soleil de juin; et cistes, arums, ruscus, s'abritaient aussi sous les fourrés qui dévoraient par plaques quasi impénétrables ce coin de Camargue dont la nudité sèche et grise n'était coupée, ça et là, que par les étangs irrégulièrement bordés de joncs d'un vert mat...*

*Il vécut tout d'abord ignoré de la manade. La vache veillait farouchement, jalouse de tout de qui aurait pu l'effaroucher. Ce n'est qu'après bien des hésitations qu'elle le poussa un jour vers le troupeau. Mais quand une jeune taure voulu humer d'amitié le nouveau venu, la mère changea furieusement, culbutant l'autre, surprise et épouvantée. Il apprit à ne pas s'approcher des grands mâles quand ils rumaient, couchés sur les saladelles; à trotter sans gambades incongrues, surtout à tâter*



*prudemment du sabot, avant de s'y engager, les passages reliant les étangs entre eux.*

*Les gardians le surveillaient discrètement. Quand il les prit pour la première fois, il fut effrayé. Cette masse galopante, mi-humaine, mi animale, tant le cavalier fait corps avec sa monture, la pointe brillante du trident tenu comme une lance, la course zigzagante du cheval à la poursuite d'un taureau inflexiblement rattrapé, les cris de l'homme mêlés aux hennissements, limitaient sa liberté. Il s'en rendit d'ailleurs pleinement compte quand la manade changea de pâture.*

*L'été avait passé, puis l'automne. Le mistral, d'un élan que rien n'arrêtait tout au long des jours raccourcis, creusait de minuscules vagues sur les étangs, échevelait les touffes de lentisques, couchait les herbes devenues sèches et cassantes. Un jour, le taurillon, s'aventurant assez loin de la manade, se trouva enveloppé par une brume de sable venue du Vaccarès et se crut perdu.*

*Les rizières, chaque année davantage, mordent sur le sol mouvant gorgé d'eau saumâtre. Certaines manades, pour hiverner, remontent vers la civilisation. Les manadiers louent une garrigue presque aux portes d'un village. Les taureaux trouvent une paissance savoureuse, un froid vif, et à la pointe du printemps, entre les touffes du thym et de romarin, des graminées donnent aux bêtes un poil luisant. Mon ami Pierre de Fontmagne, depuis trois ans, baille ainsi un immense pacage.*

*La manade, pour arriver à Fontmagne, mit toute une journée. Elle trotta dès l'aube, masse sombre d'où émergeaient les têtes orgueilleuses hautement encornées. Comme les autres fauves, le taurillon accompagna le bœuf qui va toujours en tête, une grosse sonnaille brimbalant au cou, meneur paisible et domestique de ces animaux sauvages qui le suivent affectueusement sans jamais le repousser.*

*C'est Fontmagne que l'"anoubel" fut sevré. Il avait un an.*

*Le sevrage, en Provence, porte le nom imagé de "muselado". Les gardians doivent placer un morceau de bois évidé, en forme de demi-lune, dans les naseaux de l'animal qui ne pourra plus têter la vache. Mais le nez, ainsi armé, n'empêche pas l'"anouble" de paître.*

*Comme ce jour là, une abeille l'importunait, il prit un temps de galop, ravi d'ailleurs de sentir la terre élastique et ferme répondre à ses muscles échauffés. Il ne fit pas attention aux gardians qui s'approchaient, se rabattaient sur lui, en une poursuite oblique comme un filet mouvant. Les*



*tridents le poussèrent aux reins, sans qu'il puisse s'en défaire. Il se trouva, à la fois furieux et éperdu. Et telle était sa stupeur qu'il se laissa attaquer, à mains nues, par des adolescents agiles qui le renversèrent, le chevauchèrent, le maintinrent couché sur le flanc, pattes immobilisées, museau serré par leurs doigts durs. A vrai dire, il ne souffrit pas beaucoup en recevant le "mourrau"; la planchette est légère, étant faite de bois de saule.*

*Il se releva, bondissant, et un garçon qui lui tenait, par dérision, la queue, reçut un coup de tête qui l'envoya rouler à terre. Les chevaux durent le bousculer, pour l'empêcher de foncer sur un groupe de femmes piaillantes.*

*Il recula pas à pas, prenant le fer au garrot, beuglant furieusement à chaque coup reçu, et ses yeux marrons étincelaient sous les cils longs et relevés.*

*"Tiens , dit le manadier qui regardait les gardians corriger doucement le jeune fauve, car ils étaient ravis de son intrépidité, il sonne du clairon celui là". Et l'anoble reçut ce surnom au lendemain de la "muselado".*

*Le "mourreau" ne le gêna pas longtemps. Rebuté par sa mère, dans l'impossibilité de saisir les pis, il prit vite goût aux herbes, surtout qu'aux printemps, abreuvées par quelques pluies, elles sont d'une tendresse qui lui ravissaient la bouche. La planchette, de froter la terre, de recevoir des ondées, se dilata rapidement, éclata par morceaux, et un matin "Clairon" délivré se joignit, sans gêne, à la manade. De mois en mois, il forcissait devenant davantage musclé. Un sang vigoureux le jetait dans des jeux brutaux avec des camarades, où chacun essayait, front contre front, de faire reculer l'adversaire.*

*La manade, au début de l'été, quitta Fontmagne pour revenir en Camargue. "Clairon" retrouva les maigres pâturages de son enfance avec joie. Les taureaux et les vaches, de nouveau libres d'aller et venir, sans maisons proches, sans les effluves d'une campagne habitée, redevinrent sauvages, totalement. Les gardians évitaient d'irriter les fauves. Ils les surveillaient de loin. A la tombée du jour, "Clairon" regardait les cavaliers assis droits sur leur selle, et le soleil, derrière eux, étirait fantastiquement leur ombre sur le miroir immobile des étangs.*

*Les gardians l'admiraient. De tous les jeunes taureaux nés en même temps que lui il était le plus noble. D'une taille haute, avec un corps long et musclé, il galopait, sans fatigue, sur des pattes sèches, capable de pirouetter à plein allure, de changer de pied comme un cheval dressé ce qui le rendait dangereux. Le manadier, lorsqu'il venait inspecter le*

*troupeau, aimait le voir plonger dans un fossé, une "roubine", patauger vigoureusement dans l'eau pour remonter sur l'autre bord, d'un coup de rein. Son armure, aussi, s'était développée harmonieusement. Les cornes longues, aiguës, toutes blanches, éclairaient sa robe noire, luisante de santé.*

*"Il se défendra le jour de la ferrade", disait le maître de ses hommes, heureux de posséder une bête qui donnerait sûrement de l'honneur à la manade.*

*La ferrade attire un public fervent. Il n'est pas rare, le dimanche, dès la fin avril, de voir des cars dégorger de pleins chargements d'hommes, de femmes, d'enfants devant le mas d'un manadier. Afin d'éviter de perdre un taureau, une vache, de toujours reconnaître l'un ou l'autre, de différencier les troupeaux, leurs propriétaires marquent les bêtes, au fer rouge. Chaque manade possède son blason. Il en est d'illustres que les habitués des arènes discernent d'un coup d'œil. L'opération quelque peu cruelle, je l'avoue, est d'une sauvage grandeur. Le vent, le soleil, l'accompagnent toujours, et l'exaltation d'un public passionné pour cette fête gardiane.*

*Elle se déroula selon la coutume. La manade, depuis la veille rapprochée du mas, s'inquiétait... Cependant, les gardians surprisent "Clairon". Ils l'entourèrent, trident bas, puis le chassèrent devant eux dans une galopade coupée de feintes, de voltes, d'écartés, pour éviter sa masse emportée de fureur. Le jeune taureau, pris dans ce tourbillon de sabots, de hennissements assailli de tous côtés, s'épuisa. Le cœur lourd, il se laissa épauler. Un vacher, surgi d'on ne sait où, peut-être caché derrière un groupe de jeunes filles en costume d'Arlésienne, tout proche maintenant, lui sauta à la tête. Il lutta un instant, mais comprit bientôt sa défaite. L'homme, d'une ahanée, le culbuta. La foule applaudit.*

*A quelques pas, le manadier regardait un feu, attisé par le vent. Au cœur des souches pétillantes, le fer à sa marque rougissait. Soudain, un gardian saisit le long manche de bois et, tenant dressé le sceau ardent, courut vers la bête. Elle haletait, renversée, maintenue durement au sol. Le marqueur, d'un coup, appliqua le fer sur la fesse gauche. Une âcre odeur de chair brûlée fit reculer les femmes. "Le pôvre", s'écria l'une d'elles, attendrie. "Bah! répondit un gardian, on va lui mettre de l'huile d'olive. "C'était vrai". "Clairon" sentait la douceur de l'onguent, mais il souffrit encore une fois, un bout d'oreille coupé. Ainsi les gardians le reconnaîtraient à cette marche haute quand, égaré par le désir au milieu*

*d'un troupeau voisin, il faudrait le retrouver, livrant bataille à un autre mâle jaloux.*

*Chaque année, le village de Lansargues organise une course à la cocarde. Je n'ai garde de la manquer. Elle a lieu le premier dimanche de juillet. Les taureaux arrivent au village la veille. Ils sont six, accompagnés de leur mentor, le bœuf. Presque toujours aujourd'hui, les fauves sont transportés dans un camion. Le pittoresque de l'entrée au village, l' "abrivado", se perd peu à peu, mais il est encore des comités qui l'exigent; celui de Lansargues tient à la coutume ancienne. Il a raison.*

*Hommes et bêtes se trouvaient à l'entrée du village quand, soudain, un groupe de jeunes gens, surgie de l'ombre des maisons, se rua sur le troupeau,. Sifflant dans leurs doigts, frappant des casseroles, criant à pleine gorge, ils enveloppèrent la manade. Déjà les taureaux, arrêtés, hésitaient; l'un d'eux fit un bond de côté, essaya de rompre le cercle. Alors, les gardians lancèrent le cri "Abrivado !" "(En avant!)". Les bêtes, piquées par les tridents, étroitement encadrées, mufles bas, presque dans les jarrets des chevaux lancés au galop, s'ébranlèrent, et tous ensemble, bêtes et cavaliers, sous le soleil déclinant, à demi masqué par un énorme tourbillon de poussière subitement levé, s'enfoncèrent dans la rue menant aux arènes.*

*Le grand jeu commença. Il s'agissait de disperser la chevauchée, d'empêcher les taureaux de s'engouffrer dans le toril, de les obliger à fuir dans la campagne.*

*Hommes et jeunes gens, certains armés de bâtons, formèrent un extraordinaire barrage, mouvant, enfiévré. Les chevaux hésitèrent, se cabrèrent devant cette masse humaine hurlante de joie, et les taureaux embarrassés par la foule, serrés entre les murs des maisons, troublés par les clameurs frappés, prirent peur. Ils refusèrent le combat, éperdus. Soudain l'un d'eux, pourtant un ancien, que l'on nomme le "président", avisant une ruelle mal gardée, s'y rua, on sans avoir culbuté une grappe d'hommes qui tentaient de l'en empêcher. Ce fut une belle débandade. Le chef des gardians s'avoua vaincu. L' "abrivado" avait été repoussé. Les cavaliers se contentèrent de protéger leurs bêtes, et il y eut une accalmie.*

*Deux hommes de la manade étaient partis rechercher le fuyard. Ils le rattrapèrent dans une vigne, empêtré entre des ceps gonflés de grappes.*

*L'abrivado reprit mais cette fois, la manade, bien ordonnée, eut le champ libre. Les gens la regardèrent galoper, applaudissant les gardians au x*

*grands feutres gris que le vent de la course relevait, les taureaux alignés, trois par trois, comme à la parade, et les portes du toril se refermèrent, avec lenteur, sur les fauves apaisés.*

*Le lendemain, pour la première fois, "Clairon" affronta les razzetteurs dans l'arène ...*

Merci à Béatrice Malige pour le plaisir qu'elle nous a fait partager avec talent.

Cet amour quasiment passionnel des êtres et des animaux au sein de leur nature sous-entend une prémonition claire de la perte imminente d'un paradis perdu. Perte due à notre inexorable exode vers les villes, avec tout ce que cela suppose comme carence d'équilibre, stress, nostalgies mal identifiées. Avec pour résultat ce que les passésistes impénitents risquent de nommer audacieusement ou imprudemment « *une décadence* » culturelle et peut-être aussi morale. Je ne saurais clore cet éloge sans évoquer un fait qui concerne directement mon prédécesseur et cette Académie. Le comte Arnaud de Pesquidoux ayant été élu en 1962 à l'Académie de Montpellier laquelle siégeait à l'exception des séances publiques dans la bibliothèque des professeurs, à la faculté de Droit rue de l'Université, son élection marqua un tournant dans la vie de cette institution, puisque de nouveaux aménagements du rectorat la privèrent de sa salle. C'est alors que Pierre Sabatier d'Espeyran, académicien depuis 1956, l'accueillit dans son hôtel de Lunas, en lui réservant le salon rouge à partir de mai 1963.

C'est ainsi, que chaque lundi, il nous est donné d'évoquer Pierre Sabatier d'Espéran avec reconnaissance.

Je crois, par ailleurs et pour terminer que vous penserez avec moi qu'aucun lieu ne pouvait être plus approprié à l'éloge de Jean Taillemagre que ce bel « *Agropolis Muséum* » où nous sommes réunis ce soir au festin de l'humanité.

Merci pour votre aimable attention.

***Gérard Calvet***